



Lyon, le 1<sup>er</sup> juillet 2016

**"Cultures franco-maghrébines"**: *la Lettre de Coup de Soleil en Rhône-Alpes.*

**Coup de Soleil en Rhône-Alpes**, créée en 1996 est une association franco maghrébine, fille de l'association nationale Coup de Soleil. Elle rassemble des personnes qui se sentent en lien avec les pays et les peuples du Maghreb, leur histoire et leur culture, leurs descendants en France et en Rhône-Alpes et les met en évidence les multiples ponts existant avec notre région. Elle agit chaque fois que possible en partenariat, sous forme de spectacles, conférences et séminaires, expositions, publications, actions autour du cinéma, interventions dans les établissements scolaires, les bibliothèques...etc.

Cette lettre, un bulletin de liaison, plutôt, souhaite mettre les talents et les compétences réunies dans notre association à la disposition de toutes les personnes intéressées, pour partager notre regard sur des romans, essais, films liés d'une façon ou d'une autre au Maghreb. Nous chercherons des formes courtes, plutôt des points de vue, signés de leurs auteurs, que des discours universitaires. Nous vous livrons ici un numéro expérimental, que nous pensons progressivement enrichir.

Merci de vos retours.

Michel WILSON

---

**Mélanie Matarese et Adlène Meddi :**

**Jours tranquilles à Alger**, Paris, Riveneuve éditions, 30 juin 2016. Préface de Kamel Daoud

Les deux auteurs étant journalistes, les textes réunis dans ce recueil sont des chroniques en marge de celles qu'ils ont publiées dans leur journal, *El Watan* d'Alger. Ce journal est connu, en partie grâce à eux, pour l'audace de ses positions critiques. C'est sans doute la raison pour laquelle il valait mieux que le livre soit publié en France, d'autant que la collection à laquelle il appartient s'y prêtait fort bien. On comprend très vite, à voir les autres titres publiés auparavant, l'intention ironique, puisqu'on y trouve en l'espace de quelques années *Jours tranquilles à Ramallah*, à *Beyrouth*, à *Gaza*, à *Kaboul* etc. Bref, une certaine conception de la tranquillité qui comme l'autoroute est-ouest construite par les Chinois en Algérie, n'exclut pas les cahots, les dérapages, et toute sorte d'inévitables mises en danger. Et encore, hâtons-nous de préciser que les chroniques de ce recueil ont toutes été écrites bien après la « décennie noire » puisque, si on les remet dans l'ordre chronologique qui n'est pas strictement celui de leur présentation, elles couvrent une période qui va de début 2007 à avril 2016, presque une décennie peut-être pas noire mais pas rose non plus : la vie en Algérie n'est pas un long fleuve tranquille, et pourtant les deux auteurs sont loin d'en rajouter. En dehors de tout commentaire personnel, ils prennent le parti de rappeler continûment les faits eux-mêmes, qui ont de quoi secouer. En fait le livre est construit sur l'alternance entre le (bref) rappel d'informations objectives indispensables et des chroniques beaucoup plus personnelles qui sont des récits, des descriptions, des commentaires. A quoi



s'ajoute une autre alternance entre les deux auteurs qui signent de leur prénom, Mélanie et Adlène. Pour ceux que cette recherche intéresse, il y a moyen de se demander ce qu'il en est de l'écriture masculine ou féminine, mais franchement, à lire ces chroniques, c'est un couple d'amis qu'on a l'impression de fréquenter, avec le sentiment qu'on a la chance d'en bénéficier doublement. La diversité interne existe sans doute, mais son effet principal est qu'on n'a pas le temps de s'ennuyer—idée parfaitement saugrenue, mais après tout il y a peut-être des pays où il ne se passe rien et où il n'y rien à dire —ce n'est pas le cas de l'Algérie, pas celle de nos amis journalistes en tout cas !

Dans cette succession de dates volontairement désordonnée, y en a-t-il qui soient décisives et constituent des repères ? Ce serait trop de le dire ainsi, mais il y a tout de même des moments qui ont été particulièrement difficiles à vivre, et pour n'en citer qu'un, ce serait la réélection de Bouteflika à la présidence, le 17 avril 2014, un « échec collectif » disent-ils, ce qui n'empêche pas les deux chroniqueurs de le ressentir personnellement et durement. Les faits sont objectifs mais leur réception assume sa subjectivité : il en est ainsi pour toutes les données factuelles qui sont nombreuses dans le livre, parfaitement expliquées et précisées, mais aussi intimement mêlées à la vivacité des réactions et des jugements. Le « Je » (ici le double « Je ») et le monde, telle pourrait être la définition des chroniques, qui ne laissent aucune place à l'indifférence.

La présence de la sensibilité personnelle est incessante, elle constitue une caisse de résonance aux événements, qui de ce fait, malgré le « pragmatisme » revendiqué des journalistes, apporte autre chose qu'une vision réaliste ; le mot qui vient à l'esprit est parfois, souvent celui de surréalisme, d'ailleurs employé dans une chronique au moins (à propos d'un dialogue entendu dans le train Alger-Oran, qui valait la peine d'être rapporté !) : comprendre par là que les faits, les situations, peuvent être d'une étrangeté sidérante, rocambolesque, absurde. On laisse au lecteur le soin d'en découvrir des exemples, d'autant plus appréciables qu'ils sont souvent drolatiques et ne manquent pas d'une touche d'humour. Mais naturellement, celui-ci n'exclut en aucune façon un sentiment de détresse tragique, celui des vies gaspillées et brisées, comme celle du pauvre garçon désespéré parce que son « pays l'a lâché » et qu'il n'a même pas réussi à se pendre. Histoire vraiment surréaliste en effet et non moins pathétique, comme beaucoup d'autres qu'on devine à travers les figures patibulaires ou excentriques de marginaux qui appartiennent souvent au « peuple de la nuit », celui qui succède au « peuple du jour » lorsque celui-ci va se coucher en même temps que le soleil et se réfugie dans l'abri de ses maisons.

Globalement on croit sentir que le sentiment dominant à l'égard d'Alger pourrait bien être le célèbre couple fascination/répulsion, qui joue dans le domaine physique aussi bien que moral. L'emploi du second mot est particulièrement justifié par l'importance effarante de la



corruption souvent dénoncée dans les chroniques mais dont on a le sentiment qu'elle est encore pire que ce qu'elles nous en disent. Le sordide est partout, dans l'environnement urbain lamentablement dégradé, dans les campagnes abandonnées à leur misère par l'Etat central, et dans les mœurs des parvenus profiteurs petits ou grands.

D'où vient alors le premier terme, c'est-à-dire la fascination ? Si l'on pense à un autre exemple de ce sentiment, celui qu'éprouvait le poète Baudelaire à l'égard du Paris de Napoléon III, on mesure la différence : pour le poète, il existe une fascination du Mal avec un M majuscule, ce qui n'est certainement pas le cas pour nos deux chroniqueurs, qui font la distinction entre « le plus pervers des systèmes » et le « grand peuple » obligé de le subir. Il en ressort une consternation, qui va de pair avec un ensemble de condamnations sans ambiguïté, mais aussi un attachement qu'on comprend fort bien pour ce pays qui n'a pas mérité ce qui lui arrive et qu'on ne peut pas abandonner à ceux qui le maltraitent pour partir vers un ailleurs où la vie est plus facile. Au-delà de ce que disent les chroniqueurs, qui restent discrets sur leur choix mais qui sont très conscients d'en avoir fait un (il est question par exemple de « ce régime semi-autoritaire où nous avons choisi de faire grandir notre fille »), on devine avec émotion ce qu'il faut de courage pour en assumer les conséquences au quotidien. Ne pas céder à la tentation du départ, de la facilité. Ne pas lâcher son pays même quand celui-ci vous lâche, comme disait le jeune suicidaire dont il a été question. Finalement, la formule qui conviendrait le mieux pour exprimer cet attachement pourrait être empruntée au cinéaste bouleversant qu'était François Truffaut, parlant de cet amour qui est « une souffrance et une joie ».

Denise Brahimi

### **Devoir de mémoire, histoire et empathie :**

#### **Joseph Andras : *De nos frères blessés* (Actes Sud, 2016)**

On a entendu parler de ce livre très récemment du fait que son auteur a refusé le Prix Goncourt du premier Roman, en expliquant bien qu'il n'y avait là de sa part ni arrogance ni provocation. Tout vient, dit-il, de sa conception de la littérature, qui lui paraît incompatible avec *la compétition, la concurrence et la rivalité*. Le jury du Prix, bien loin de prévoir une telle réaction, le lui avait attribué dès sa réunion du 9 mai, alors même que le livre ne devait sortir que le 11 !

Joli coup de pub au bénéfice d'Actes Sud, dira-t-on, d'autant qu'un auteur de cette maison d'édition a déjà reçu ce prix l'an dernier, et il ne s'agit de rien moins que de Kamel Daoud pour *Meursault, contre-enquête*. Mais si le refus de l'auteur se veut une mise en garde contre un certain détournement de la littérature, il est aussi une incitation à lire le livre pour



son contenu, et uniquement pour cela. Un contenu que le titre indique assez mal, même s'il est beau en soi. Or le sujet est exceptionnel, il est tout à fait historique, même si le mot roman est inscrit sur la couverture, et ne l'est pas seulement formellement.

L'histoire dont il y est question et par rapport à laquelle l'auteur remplit un véritable devoir de mémoire, est liée à la Guerre d'Algérie et à l'une de ses victimes, le Français Fernand Iveton. Les événements en sont parfaitement connus, ils se situent à Alger entre le 24 novembre 1956 et le 11 février 1957 ; ils partent du moment où Fernand Iveton a déposé une bombe dans l'usine où il travaillait comme ouvrier et vont jusqu'à celui où il est exécuté pour son acte, ce qui fait de lui le seul Européen guillotiné pendant cette guerre. Etant né en 1926, il meurt à l'âge de trente ans. Est-ce un hasard si le romancier, né en 1984, commence à écrire au même âge le roman qu'il lui consacre ?

Cette exécution terrifiante paraît d'autant moins justifiée (si l'on ose employer un tel mot) que non seulement il n'y a pas eu mort d'homme du fait de la bombe, mais que Fernand Iveton, de toute évidence, avait absolument voulu éviter qu'il y en ait. Certes, il avait voulu exprimer par là sa solidarité avec le FLN et la cause de l'indépendance mais il voyait surtout la dimension symbolique de sa participation, au point que jusqu'au moment ultime précédant son exécution, à savoir le refus de sa grâce par le Président Coty, il ne pouvait croire qu'on condamne à la guillotine un homme comme lui, qui n'avait aucune mort à se reprocher.

Sans doute s'agissait-il pour le gouvernement français de faire un exemple, en cette année 1956 encore proche du début de la guerre, cependant très sanglante du fait de ce qu'on a appelé la bataille d'Alger, marquée par le terrorisme urbain, qui consistait à déposer de nombreuses bombes dans des lieux publics très fréquentés des Pieds Noirs tels que bars et restaurants. Au seul mot de bombes, en 1956, les Français d'Algérie sont prêts au lynchage, et le dépôt d'une bombe, quelles que soient les circonstances et les précautions, ne peut connaître de leur part aucun pardon.

Le livre de Joseph Andras, quoique fort court, restitue cette ambiance historique, mais c'est évidemment à l'égard de son personnage Fernand Iveton que l'auteur manifeste toute son empathie, et c'est de ce sentiment qu'il tire la part d'imagination transformant cette histoire en roman. Il le fait pour raconter des scènes d'un passé encore très proche, remontant au début des années 50, lorsque Fernand Iveton, ayant dû partir en France pour soigner un début de tuberculose, y rencontre une jeune femme d'origine polonaise, Hélène, dont les parents immigrés sont devenus des ouvriers agricoles dans la région de la Marne.

L'histoire de la rencontre entre ceux qui vont devenir des amoureux puis des époux (mariés le 25 juillet 1955 à la mairie d'Alger) est racontée avec beaucoup de pudeur et aussi avec un talent discret mais sûr, qui permet à l'auteur de reconstituer un milieu populaire français beaucoup plus proche du Front populaire de 1936 que de la société consumériste et



permissive qui s'est développée dans les décennies suivantes. Hélène a su s'adapter tant bien que mal à la vie d'Alger, au total, le jeune couple aura passé ensemble trois ans et demi.

Joseph Andras ne recherche aucun effet pathétique, c'est peut-être pour y échapper qu'il consacre tout son soin à la construction du livre. Celle-ci repose principalement sur l'alternance, parfois au sein de petites unités par exemple pendant les scènes de torture qui se déroulent en même temps que d'autres interventions de la police chez Hélène ou chez Jacqueline et Djillali ; mais plus souvent entre présent et passé, c'est-à-dire entre les scènes en France où l'on voit le jeune couple Fernand-Hélène se constituer et les scènes en Algérie vécues dans l'attente et la préparation du jugement. Puis arrive, avant le dénouement tragique, le moment où tout se confond dans un même espace-temps jusqu'à ce que la très courte vie de Fernand s'achève sous la guillotine.

L'auteur dit lui-même que pour les aspects factuels de son récit, il s'est appuyé sur l'enquête publiée par Jean-Luc Einaudi en 1984 à L'Harmattan. Grâce à cette aide, il peut se consacrer à la « littérature » selon la haute idée qu'il s'en fait. Son refus du Prix était un moyen de la rappeler. Mais les lecteurs ont plusieurs fois l'occasion de la constater pendant ce court récit (140p)

Denise Brahimi  
(Lettre du 1<sup>er</sup> juillet 2016)



Michel WILSON  
Co-Président